

La  
cabane à sucre  
des Rivard

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et  
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Hade, Mario, 1952- , auteur  
La cabane à sucre des Rivard / Mario Hade  
Sommaire : t. 2. Prochaines générations  
ISBN 978-2-89585-114-1 (vol. 2)  
I. Hade, Mario, 1952- . Prochaines générations. II. Titre.  
PS8615.A352C32 2017 C843'.6 C2016-942147-3  
PS9615.A352C32 2017

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca



*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Visitez le site Internet de l'auteur : [mariohade.com](http://mariohade.com)

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

MARIO HADE

La  
cabane à sucre  
des Rivard

2. Prochaines générations



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur  
chez Les Éditeurs réunis

*La cabane à sucre des Rivard*

1. *Premières générations*, 2017

*Des nouvelles d'une p'tite ville*

1. *1967 – Violette*, 2015
2. *1968 – Juliette*, 2015
3. *1969 – Monique*, 2015
4. *1970 – Jacques*, 2016

*Chroniques d'une p'tite ville – Les débuts*, 2016

*Chroniques d'une p'tite ville*

1. *1946 – L'arrivée en ville*, 2013
2. *1951 – Les noces de Monique*, 2013
3. *1956 – Les misères de Laurette*, 2014
4. *1962 – La vérité éclate*, 2014

*L'énigme Borduas*, 2012

*Le secret Nelligan*, 2011

*Je voudrais dédier ce livre à ma grande amie Lucie Dumont. Elle était présente dès le premier roman et a toujours été l'hôtesse lors de mes lancements. Je la taquinais en l'appelant ma muse, mais bien sincèrement elle remplissait ce rôle à la perfection. Quand j'avais un coup de cafard à cause de ma santé ou simplement trop de stress, doutant de mes capacités ou de mon talent, elle avait toujours le don de me requinquer pour poursuivre la route.*

*C'est un grand merci que je t'offre, Lucie, en souhaitant que tu sois toujours présente non pas seulement dans ma vie d'écrivain, mais aussi dans ma vie tout court. Ton amitié n'a pas de prix...*

Mario Hade



## Chapitre 1

Édouard avait terminé sa maison juste avant la saison des sucres de 1923. Durant la construction, Henri, son frère aîné, avait eu beau insister pour qu'il se repose, mais chaque fois, il avait répliqué qu'il n'en avait pas besoin. L'équipe d'ouvriers bénévoles qui l'avait aidé à finir sa maison s'attendait à le voir au poste, pensait-il. Édouard avait été aussi impatient qu'eux de retrouver l'équipe réunie. Pour sa part, il avait manqué plusieurs années des sucres à cause de ses études – tout d'abord au collège de Saint-Césaire, puis à l'École d'agriculture de Sainte-Anne-de-La-Pocatière. Le jeune homme était revenu avec la tête pleine de projets qu'il avait hâte de réaliser. Il n'avait que dix-huit ans, bientôt dix-neuf, mais il surprenait sa famille par son érudition et sa maturité.

Le temps avait filé, et la saison des sucres venait de s'achever. Henri et Édouard discutaient tout en admirant la maison de ce dernier.

— Es-tu toujours satisfait du résultat, Édouard?

— Oui, mais je le serai encore plus le jour où je vivrai ici avec Rose. Quand il y aura de la vie dans la maison ! J'ai l'impression que ça n'arrivera jamais...

— C'est parce que tu es fatigué et que tu n'en fais qu'à ta tête! Tu aurais dû accepter de te reposer comme je te l'avais proposé. Mais tu fonces à fond de train comme les machines dont tu ne cesses de parler. Tu ne fonctionnes pas à la gazoline comme tes... euh... comment tu les appelles déjà? Ah oui, des tracteurs!

— Je trouverais le temps encore plus long si je me tournais les pouces! Au moins, pendant que je travaille, je ne pense pas trop à ma Rose. Dieu qu'elle est belle! J'ai tellement hâte de dormir avec elle tous les soirs et de me réveiller à ses côtés.

— D'après moi, tu as le diable au corps, Édouard, et tu as plus envie de lui faire l'amour que de dormir avec elle! Je sais de quoi je parle parce que je suis passé par là avant toi. C'est vrai que l'attente nous paraît interminable quand on aime vraiment quelqu'un. Ta patience sera récompensée, n'en doute pas une seconde!

— C'est une vraie torture, Henri! J'en rêve la nuit et ça fait mal tellement j'ai envie d'elle. La seule chose qui m'apaise, c'est de m'étourdir dans le travail. C'est pour ça que je me défonce!

— Ce n'est sûrement pas plus facile pour Rose.

— On passe à deux doigts de commettre l'irréparable chaque fois qu'on se retrouve seuls tous les deux. Je n'en peux plus, Henri!

— Il y a peut-être moyen de trouver des compromis, si tu souffres autant ? Veux-tu que j'en parle à Aurélie ? Elle pourrait discrètement aborder le sujet avec Rose. Ta bien-aimée et toi, vous pourriez vous caresser sans qu'elle perde sa virginité, tu comprends...

— Je n'aurais jamais cru entendre de telles paroles de ta bouche, Henri !

— Tu oublies que j'ai vécu un jeûne obligatoire il n'y a pas si longtemps, après la naissance de Michel. Malgré tout, Aurélie et moi, on ne s'est pas privés du plaisir de se caresser. Quand on est mariés, tout est permis semble-t-il, alors je ne vois pas pourquoi Rose et toi, qui vous marierez bientôt, ne pourriez pas vous rendre la vie plus agréable en attendant le grand jour...

— Tu vois, Henri, c'est pour cette raison que je t'aime autant : tout est simple avec toi. Il n'y a jamais de problèmes, juste des solutions. Je veux que tu discutes de ma situation avec Aurélie le plus tôt possible. Mais arrange-toi pour qu'elle ne pense pas que ça vient de moi, d'accord ?

— Ça ne vient pas de toi, mais de moi, car je n'en peux plus de te voir tendu comme une corde de violon ! Ça te va ?

— C'est parfait ! approuva Édouard. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à ranger le matériel pour l'an prochain. Je crois que nous avons encore battu un record de production.

— C'est difficile à dire à cause de l'augmentation du nombre d'entailles. Mais c'est certain que c'est une bonne année, car nous n'avons pas gaspillé d'eau grâce aux nombreux bénévoles qui nous ont donné un coup de main. Et puis, Arsène est aussi capable qu'avant ! Il m'épatera toujours avec sa force tranquille. On est très chanceux qu'il travaille chez nous ; il reçoit beaucoup d'offres des autres producteurs. Il fait partie de la famille, et rien ni personne ne peut remplacer ça, Édouard. Papa le considère comme un frère. Mais ce que je ne comprends pas au sujet d'Arsène, c'est pourquoi il ne marie pas Jeanne. Pourtant, elle en meurt d'envie. Peut-être que ça ne lui est jamais venu à l'esprit ?

— Ça se peut ! Étant donné que Rose vit chez Jeanne, je vais souvent chez elle. Pour moi, son message paraît assez clair : Arsène et elle sont presque tout le temps dans la chambre. Et d'après le bruit qui parvient de la pièce, ils ne jouent pas aux cartes. Même que ça me chauffe le sang...

— Mon pauvre Édouard, il est vraiment temps qu'il se passe quelque chose dans ta vie !

Édouard savait qu'il devait s'armer de patience. Il était si près du but que même si sa belle-sœur intervenait auprès de sa fiancée, il n'était pas certain que ce soit une si bonne idée de briser un vœu tant chéri par Rose. Elle rêvait d'un

mariage en blanc depuis qu'elle était pubère. Édouard croyait qu'elle céderait sous la pression d'Aurélie, sa meilleure amie, mais il craignait qu'elle le regrette après coup.

Plus tard, galopant sur son cheval, Édouard décida qu'il n'inciterait pas Rose à briser son vœu. Il demanderait à Henri de laisser faire. Et puis, il ne voulait surtout pas que sa belle-sœur le prenne pour un faible. Il n'avait commis aucune faute depuis son retour dans la région. Il suscitait même l'admiration de plusieurs dans le village par sa détermination et son énergie. Il tenait à garder intacts sa fierté et son honneur. Édouard intercepterait son frère avant qu'il soit trop tard. Comme d'habitude, Henri avait sûrement fait un détour vers l'étable et l'écurie pour s'assurer que tout était en ordre. Les Rivard observaient une routine qui était presque immuable, et Édouard suivait le mouvement comme les autres membres de la famille. Dans ces gestes simples – qui remontaient à l'époque de Fulgence, son arrière-grand-père, ou peut-être à celle de son grand-père Fernand –, il y avait un côté rassurant.

Pendant qu'il songeait à tout ça, Édouard aperçut Henri au loin. Il aurait le temps de le rejoindre avant qu'il entre dans la maison patrimoniale. Arsène et son père discutaient avec son frère. La conversation concernait probablement la vache laitière qui s'apprêtait à vêler. Plus Édouard s'approchait du trio, plus il ressentait un malaise. Quelque chose ne tournait pas rond. Il fit accélérer le pas à son cheval et passa au trot pour savoir au plus vite de quoi il retournait.

Quand il arriva à l'étable, il entendit la vache beugler un cri d'agonie. Un veau gisait près d'elle; il semblait vivant. On avait pris soin de l'abrier avec une couverture trouvée à l'écurie. La vache était en suspension, mais faisait une hémorragie. Augustin avait fait un paquetage pour arrêter le saignement.

Édouard observa la situation avant de se prononcer :

— De prime abord, le veau était beaucoup trop gros pour sa mère. Pourtant, ce n'est pas une génisse! Elle a eu trois ou quatre veaux auparavant, non?

— C'est son troisième veau, déclara Augustin. J'ai espacé les naissances pour lui donner le maximum de chances, et elle a toujours vêlé seule sans problème. Tu me connais, je suis prudent.

— Je le sais, papa! J'essaie juste d'avoir un portrait clair de la situation. Mais je peux te dire que sa carrière de génitrice est terminée, si elle survit à cette épreuve...

— J'ai contacté le vétérinaire, mais c'est sa femme qui a répondu, lança Augustin. Il était parti faire sa tournée quotidienne, mais il l'appelle toujours avant de retourner à la maison. On a des chances de le voir aujourd'hui! On achètera une nouvelle Jersey et on essaiera de sauver ce qu'on peut si le Seigneur nous accompagne.

Édouard préféra se taire plutôt que d'exprimer son désaccord. Il y avait un certain temps qu'il ne portait plus

le Seigneur dans son cœur, à la suite des agissements de certains religieux des collèges qu'il avait fréquentés. Évidemment, ils s'attaquaient toujours aux élèves les plus vulnérables. Heureusement, Édouard n'avait jamais été importuné. Il refusait les familiarités et son regard noir tenait les abuseurs à distance. La seule exception survenait lors de la pratique des sports, alors qu'il ne se gênait pas pour les plaquer sauvagement.

Il croyait encore dans les paroles de l'Évangile, mais plus en l'Église catholique. Son père lui avait parlé de la réaction du curé face à Henri; Augustin était sorti de ses gonds en pleine messe devant toute la paroisse. Édouard revenait souvent sur le sujet, qui était devenu une légende dans la famille pour dédramatiser la bêtise humaine. Même Henri riait de bon cœur en voyant son père prendre la pose comme un conquérant pour se moquer du curé et de ses grenouilles de bénitier. C'était un bon moment en famille quand Marie-Laure s'esclaffait des pitreries de son époux. Arsène, lui, se tapait sur les cuisses en émettant son rire tonitruant. Henri, qui avait été la victime dans cette affaire, en devenait le héros.

Édouard revint à l'instant présent. La vache et son veau relevaient de sa responsabilité. Le jeune homme rageait, car il était sûr que s'il avait suivi le vêlage d'heure en heure, ce malheur ne serait pas arrivé. Il aurait été prêt à s'introduire les mains jusqu'aux coudes à l'intérieur de la vache pour éviter les dommages causés par le veau. Celui-ci

s'était débattu pour ne pas suffoquer, et il avait probablement transpercé l'utérus avec ses sabots. Édouard fit signe discrètement à son frère pendant qu'Arsène et son père discutaient.

— Laisse tomber ma demande, Henri! Je l'ai formulée dans un moment d'égarement. Ne dis rien à ta femme, d'accord?

— C'est comme tu veux, Édouard. Je n'en ai que plus d'admiration à ton égard. Tu es de la souche des Rivard la plus coriace, comme Fulgence.

Les hommes entendirent le bruit d'un moteur qui grondait sous l'effort en remontant l'allée menant à la propriété. Le vétérinaire s'amenait avec sa vieille guimbarde qui faisait tout un boucan. Cette camionnette Ford avait servi d'ambulance durant la Grande Guerre avant d'être recyclée par le vétérinaire. Ce dernier avait été infirmier durant cette période troublée. Le véhicule avait une double fonction : il servait au transport des animaux infectés, mais aussi de salle d'opération, d'où le vacarme créé par les outils suspendus à des crochets qui s'entrechoquaient au gré des crevasses sur la route.

La propreté ne faisait pas la renommée du D<sup>r</sup> McTavish ; c'était plutôt son dévouement et son esprit créatif. Il trouvait toujours une solution à n'importe quel problème : des attelles, des corsets et même un attelage pour un chien atteint du distemper – ou maladie de Carré, comme

l'appelait Augustin –, qui paralysait l'arrière-train. Le vétérinaire avait un cœur d'or et il ne comptait jamais ses heures quand il fallait imaginer des façons de sauver les animaux.

— *You've got a problem, Augustin?*

— Ma Jersey est mal en point! En vêlant, le veau l'a crevée...

— Laisse-moi regarder ça.

McTavish enleva le paquetage qu'Augustin avait mis en place. Aussitôt, un flot de sang en caillots sortit de l'utérus. C'était bon signe, d'après le vétérinaire. Il retourna à sa guimbarde, d'où il revint avec un flacon.

— Je vais lui rincer l'utérus avec du sulfate d'aluminium. Elle va frémir, c'est sûr, mais ça tuera les germes et on lui refera un paquetage. Je lui mettrai aussi un corset, que vous devrez serrer et desserrer selon l'enflure de sa panse. Il faudra trouver du lait pour le veau parce que sa mère ne pourra pas le nourrir. Je reviendrai demain. Appelez-moi si la situation dégénère, mais je suis confiant. Toutefois, il faudra une vigile cette nuit!

— Merci, Harold! dit Augustin. Combien je te dois?

— On verra ça si elle en réchappe! Ne vous gênez pas pour me contacter, s'il y a quoi que ce soit.

Harold McTavish repartit en coup de vent après avoir tourné la manivelle de sa vieille camionnette Ford. Édouard prit la situation en main. Il demanda un volontaire pour se rendre chez le voisin en quête de lait. Arsène se proposa. Ensuite, on organisa la vigile. Après le retour d'Arsène, Augustin demanda à sa femme de préparer une bouteille de lait chaud pour le veau. Il en profita pour lui raconter les derniers développements. Marie-Laure prépara un gros biberon en vitesse comme si sa vie en dépendait. Elle voulait mettre un frein à la guigne qui venait de frapper le clan Rivard.

Édouard sauta sur son cheval et fila vers le village. Il devait prévenir Rose qu'ils ne se verraient pas ce soir-là, car il devait négocier l'achat d'une nouvelle vache.

— C'est malheureux, mon chéri! J'ai reçu mon voile aujourd'hui et j'aurais aimé te le montrer. Je l'avais commandé du catalogue Sears.

— Si tout va bien avec l'éleveur, je pourrais m'arrêter ici au retour!

— Je te garderai une assiette au chaud, dans ce cas-là! Je ne veux pas que mon futur s'affaiblisse si peu de temps avant le grand jour. J'ai tellement hâte que j'en rêve la nuit!

— Je dois surveiller la vache à partir de dix heures ce soir. Ça nous laissera du temps. Ma belle Rose, je viendrai m'envivrer de ton parfum, promis!

Les paroles de sa fiancée avaient perturbé Édouard. Rose n'était pas faite en bois, elle non plus. Mais il chassa vite cette pensée et poussa son cheval au trot en direction de la ferme de l'éleveur. Il trouva ce dernier dans son étable, où il brossait ses vaches. Tous deux se connaissaient déjà, alors Édouard alla droit au but. Il voulait acheter une Jersey au bassin large, ce qui n'était pas la norme, qui produirait suffisamment de lait pour fournir une famille nombreuse. Édouard trouva une vache qui répondait à ses attentes, et l'affaire se conclut rapidement. La livraison s'effectuerait le lendemain. *Le jeune Rivard est très efficace!* pensa le fermier, impressionné.

En retournant chez Jeanne, les pensées d'Édouard vagabondèrent loin de l'achat de la Jersey. Plus il voyait Rose, plus il la trouvait belle et désirable. Il pouvait deviner chaque courbe de son corps et fantasmer sur la promesse des plaisirs à venir. Édouard songea à espacer ses visites pour ne pas céder à la tentation, mais il ne voulait pas chagriner sa fiancée. Il tergiversait, incapable de faire preuve de fermeté quand il était question de Rose. Mais en arrivant devant la maison, il décida de jouer la carte de la franchise – si douloureuse soit-elle. Il attacha son cheval en essayant de trouver la bonne approche pour aborder le sujet avec sa promise. Ferait-il preuve d'impatience ou de dépit? Il le saurait une fois devant elle.

— Déjà de retour, mon bel amour? se réjouit Rose. Je te sers ton assiette tout de suite?

— Je n'ai pas très faim, ma chérie, car j'ai le cœur tourmenté!

— Qu'est-ce qui te tracasse autant?

— C'est toi, Rose! Chaque fois que je te vois, je souffre toujours un peu plus dans ma chair, dans mon corps, au point que j'en perds le sommeil...

— Mais pourquoi tu as attendu si longtemps avant de m'en parler? demanda-t-elle, l'air chagriné. Il ne faut rien se cacher, toi et moi! On se marie dans moins d'un mois...

— C'est justement pour cette raison que je n'ai rien dit. Mais là, je ne suis plus capable! Je me pensais plus fort que je le suis en réalité. Je ne voulais pas te faire de la peine... Je te désire trop, alors je crois qu'il serait préférable que nous espacions nos rencontres jusqu'aux noces.

— Crois-tu que ce soit plus facile de mon côté? Moi aussi, je te désire follement, Édouard!

— Tu m'as souvent parlé de ton rêve de mariage blanc...

— Je ne veux connaître qu'un homme, celui que j'épouserai! Je suis certaine que tu seras le seul amour de ma vie, alors le reste n'est que balivernes de gamine. Je suis une femme, mon chéri! Ta femme...

Elle enlaça son amoureux avec fougue, laissant ainsi céder le barrage de son amour trop longtemps retenu. Édouard se retrouva sur le canapé, sans trop comprendre ce qui s'était

passé. Rose dégrafa son corsage et s'attaqua à la braguette de son amoureux. La passion envahit Édouard, mais également la gêne. Il pensait à tous ces mois de torture inutile alors qu'il lui aurait suffi de confier ses tracas. Il jugea son attitude bien timorée, mais il n'avait pas le temps de s'attarder là-dessus, car devant ses yeux se trouvait l'objet de ses désirs les plus fous. Il huma le parfum délicat qui se dégageait de la peau de sa bien-aimée et s'embrasa.

Rose et lui se déshabillèrent rapidement, sans même une pensée pour Jeanne qui s'était retirée dans ses quartiers. Les amoureux baignèrent dans un état de grande félicité avant de revenir sur terre. Édouard ne parvenait pas à analyser le regard de Rose. Ce dernier voguait entre la moquerie et l'extase, pourtant aux antipodes. Mais le jeune homme ne voulait pas s'attarder sur la question.

Édouard se rhabilla rapidement, soudain conscient que Jeanne pouvait surgir à tout moment. Ensuite, il tendit à Rose ses vêtements.

— Je n'ai aucun regret, Édouard, je t'assure! déclara Rose. C'est comme si une tornade m'avait emportée... Toi, Édouard, éprouves-tu des regrets?

— Je ressens de la gêne, mais rien d'autre! C'est comme si un volcan s'était réveillé en nous... Comment avons-nous pu résister à tant de plaisirs et endurer tant de douleurs?

— C'est à cause de notre éducation, mon chéri, et de cette notion de pureté virginale.

— Tu es certaine que tu n’as aucun remords, mon amour ?  
J’ai l’impression de t’avoir forcé la main.

— Nous recommencerons à la première occasion, mais en faisant plus attention à cause de Jeanne... Hi! hi! hi!

Devant l’air fripon de Rose et son rire, Édouard ne put résister à l’envie de s’esclaffer à son tour. Sa conscience était en paix. Regardant sa montre de poche, il s’aperçut que le temps avait filé. Il devait retourner au domaine pour prendre son tour de garde. Il espérait qu’il aurait le temps de manger un peu en arrivant parce qu’il avait l’estomac dans les talons.

— Je dois partir comme un voleur, mais j’ai des responsabilités. Tu comprends, ma belle Rose ?

— Ce soir, je te pardonne tout, mais ne me demande plus jamais de réduire nos rencontres. On devrait se voir dans notre maison, la prochaine fois, qu’en penses-tu ? Il faudrait que tu prépares un feu avant, car je ne crois pas que notre passion suffise à réchauffer la maison !

— Je ferai le nécessaire. Mais vu que je la chauffe déjà pour en chasser l’humidité, je n’aurai qu’à ajouter une bûche. On sera très bien, tu verras ! J’ai hâte, mais on n’en parle à personne, d’accord ?

— Ce sera un secret de polichinelle, tu crois ?

— Laissons les gens s’inventer des histoires, cela n’en sera que plus drôle ! Maintenant, il faut que je me sauve, ma chérie, même si je n’ai que de mauvaises pensées à ton égard ! Tu m’as fait découvrir un monde que je n’aurais jamais imaginé.

— Ce soir, notre amour a crié haut et fort ! déclara Rose, encore sous le coup de l’émotion. J’ai hâte de connaître la réaction de Jeanne, qui songe probablement : « Qu’est-ce qu’ils attendaient, les amoureux ? » Elle est très discrète, mais demain matin, son sourire sera révélateur, j’en suis sûre. Je sens que je vais dormir comme un bébé grâce à toi, mon chéri... Un dernier baiser et je te laisse filer !

Édouard enfourcha son cheval et le mit au galop. Il avait grand besoin de l’air frais qui lui fouettait le visage. Il se surprit à lâcher des cris de joie dans la nuit comme lorsqu’il était gamin. Il venait de comprendre une grande leçon de la vie. À quoi bon se torturer inutilement ? Rose avait réglé le problème qui lui empoisonnait la vie depuis des mois. Il en avait été malheureux, était devenu taciturne. Ce soir, il avait compris qu’il devait améliorer son dialogue avec Rose, mais aussi avec tout son entourage.

Le mois précédant les noces passa en coup de vent. Tout le monde remarqua le changement d’attitude d’Édouard. Il était plus joyeux et se montrait moins sévère avec les employés. Augustin se réjouissait de voir qu’une maturité sereine s’installait chez son plus jeune fils. Il n’en connaissait

pas la raison, mais avait sa petite idée là-dessus. Enfin, son monde était au diapason. Le mérite en revenait pour une large part aux femmes de cette noble lignée : Noëlla, Béatrice, Marie-Laure, Aurélie. Bientôt, Rose en ferait également partie, elle qui avait réussi à transformer Édouard, rigide de nature, en un être sensible.